

Un volume indispensable :

L'ÉDUCATION SEXUELLE

(Nouvelle édition. — 200^e mille.)

par JEAN MARESTAN

Cet ouvrage, dont le succès est tout à fait exceptionnel, et qui a été traduit en plusieurs langues, paraît, en une édition nouvelle, revue et augmentée. C'est un des plus clairs et des plus remarquables qui aient été décrits sur cette importante question. L'auteur ne se contente pas de donner aux jeunes gens et aux époux de précieux enseignements théoriques et pratiques que tous devraient connaître. Sans nul souci des opinions conventionnelles, en un style dénué d'hypocrisie, attrayant à lire comme un roman, il traite sous tous ses aspects, avec toutes ses conséquences sociales, le problème des sexes.

Extrait de la Table des Chapitres : Des Moralités néfastes. — Les Organes et le Mystère de la Génération. — Dans lequel il est traité de l'acte d'amour et de la puberté. — La Loi d'amour s'impose à tous, ou les dangers de la continence absolue. — De l'hygiène en général et de l'hygiène sexuelle en particulier. — Sur les rapports conjugaux et leur fréquence normale. — Maladies vénériennes et syphilis : Moyens de les reconnaître et de les éviter. — Procédés scientifiques et pratiques de préservation sexuelle. — La Stérilité. — Epousailles. — Les difficultés de l'initiation. — Signes de grossesse et soins à donner aux accouchées. — L'avortement et son traitement. — La Fécondité normale chez les êtres vivants et ses conséquences. — La sélection artificielle. — Les déviations morbides. — Égalité des sexes. — Mariage et Union libre.

Un beau volume de 336 pages, illustré.

Prix 15 fr., franco recommandé 15.75

Aucune expédition n'est faite contre remboursement.

Imp. spéc. de la Brochure Mensuelle, 39, r. de Bretagne, PARIS-3^e.
Le Gérant: TOUTAN.

N° 130

Octobre 1933

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3^e

Tél. Archives 65-24

Compte Chèques Postaux 239-02

ABONNEMENT ANNUEL ; 12 fr.

Eugen RELGIS

Humanitarisme

et

Eugénisme

- 5 f 00

Groupe de Propagande par la Brochure

Au Lecteur,

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite ; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre ; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « *La Brochure Mensuelle* ».

Pour la France: un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.

Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois, 3 fr. 50.

Contre un timbre de 0. fr. 50, nous expédions 3 brochures différentes à titre de spécimens.

Abonnement Extérieur, tarif postal réduit : 1 exemplaire chaque mois 4.50, 2 exemplaires 6.75. — Nations sans accord postal : 1 exemplaire chaque mois 6.00, 2 ex. 8.50.

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : *Bidault-Paris*, 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.

I. — L'Eugénique science de la régénération

Il est rare que les problèmes vitaux de l'humanité, considérés en liaison avec ses intérêts généraux et permanents, soient examinés avec la clairvoyante sincérité qui passe au-dessus des absurdités et des mensonges collectifs pour arriver à la cause immédiate, élémentaire du mal. Dans beaucoup de domaines sociaux, depuis l'économie jusqu'à l'éducation, depuis l'hygiène jusqu'à l'éthique, la lutte contre le mal est un travail de Sisyphe. C'est la lutte contre les effets, qui réapparaissent après avoir cédé en apparence, comme se rallument les braises d'un foyer mal éteint.

Nous combattons la guerre, mais nous laissons les arsenaux travailler ; nous combattons l'alcoolisme, mais les distilleries font leur plein de production ; nous combattons l'analphabétisme, mais nous maintenons les enfants et les adultes dans l'ignorance de toutes les choses essentielles ; nous combattons le paupérisme, mais nous « encourageons » les familles prolifiques, et ainsi de suite.

L'humanitarisme proclame la fraternité des peuples comme première loi morale, mais les peuples cultivent leurs maladies morales et les maladies sociales avec l'acharnement de l'ignorant qui s'empoisonne chaque jour par l'alcool, l'opium, la nicotine, persuadé que les illusions de l'ivresse et les fumées du rêve sont plus réelles que les intérêts collectifs.

Nulle part la contradiction entre l'intention et la pratique ne se manifeste plus évidente que dans le domaine génésique. Devant le problème de la procréation, nombre d'hommes sont comme ces assassins italiens qui faisaient leurs dévotions devant l'autel de la Madone avant d'aller enfoncer leur couteau dans la poitrine de leur victime. Si les effets de l'ignorance ou de l'absurdité sexuelles n'étaient si tragiques, la manière dont les hommes agissent

à contresens en cet ordre d'activité, dans les plus importantes circonstances de la vie, constituerait pour l'observateur sagace un spectacle d'une irrésistible bouffonnerie.

Quand ils se mettent en marche, les vers aveugles, afin de ne point errer, forment une chaîne : la queue de l'un est dans la bouche du suivant et ainsi ils avancent avec la certitude de parvenir au but de leur voyage. Mais s'il arrive que le ver qui est en tête de la chaîne saisisse l'extrémité du ver de la fin, transformant la chaîne en circonférence, alors les vers aveugles tournent sur place en croyant avancer ; ils tourneront toujours, absurdement, autour de leur cercle, jusqu'à ce qu'ils meurent tous d'épuisement, bien que leur subsistance ne soit éloignée d'eux que par une faible distance.

Ainsi procèdent beaucoup d'entre nous. Nous commettons les plus désastreuses erreurs avec la conviction que nous entendons la voix de la raison, alors qu'en réalité nous sommes victimes de la bêtise consacrée par l'Opinion publique — ou des intérêts de quelques profiteurs dont le privilège est sanctionné par les lois... démocratiques. Les impératifs de la « morale sociale » nous obsèdent dans une tromperie continuelle. Société, Nation, Race... ; expressions abstraites au nom desquelles l'individu est sacrifié depuis le moment même où il est conçu. Nous oublions que la société est une association d'individus, la nation une association de classes, la race une association de peuples. Nous voulons réaliser la justice sociale, — mais nous opprimons l'individu en le dépersonnalisant ; nous voulons enrichir et élever la nation, — mais nous excitons à la lutte des classes, à la guerre civile, jusqu'à la terreur exercée et sur la conscience et sur le lit conjugal ; nous voulons purifier la race, pour augmenter la richesse et la culture de l'humanité, — mais les nations guerroient entre elles, les unes maintenant les autres dans l'esclavage économique ou sous un « protectorat » qui fait couvrir le feu de la haine sous la cendre de l'humilité...

Quiconque a acquis la conviction que la biologie est le point de départ de tous les problèmes, non seulement

sociaux et économiques, mais aussi moraux et esthétiques, — celui-là reconnaîtra qu'elle est loin d'être « simpliste », la méthode de ceux qui réduisent la tragique mêlée de la vie humaine à une cause primordiale : la procréation. Quelques sceptiques qui se croient fort intelligents souriront à l'énoncé de cette vérité de La Palice. Oui ! mais une vérité que nous contourrons tous, comme les vers aveugles dans leur procession circulaire ! Un nombre encore restreint de clairvoyants, que nous appelons *eugénistes*, ont osé montrer la cause des causes. Leur effort pour éclairer les innombrables victimes de l'ignorance sexuelle nous apparaît comme une des plus héroïques actions de la science mise au service de l'humanité.

L'eugénique, la branche la plus jeune, mais aussi la plus essentielle de la science biologique, a été fondée par l'anthropologiste anglais Francis Galton (1822-1912), cousin de Charles Darwin, l'auteur de *l'Origine des Espèces* (1859). La théorie de Galton découle de celle de Darwin, de même que celui-ci est le disciple de Malthus, l'auteur de *l'Essai sur le Principe de Population* (1798).

Manuel Devaldès a coordonné ses diverses études sur l'eugénisme et le malthusianisme dans un ouvrage suggestivement intitulé : *La Maternité consciente*. C'est un livre de deux cent vingt pages, d'une clarté telle, d'un ordre si simple, qu'il peut être lu même par les hommes privés de culture générale. Mais, documentée grâce à de minutieuses recherches, cette œuvre synthétise tous les résultats obtenus dans le vaste domaine de la biologie humaine. Si elle était publiée comme feuilletton par tous les quotidiens du monde, pour être lue par les multitudes ignorantes, alors une véritable révolution intellectuelle et morale serait accomplie.

Le mérite de Manuel Devaldès — qui n'est pas un savant, mais un individualiste social ayant toujours recherché le perfectionnement personnel au moyen de la liberté et de la culture — consiste à avoir su rassembler, dans un travail dépourvu de l'aspect intimidant des traités scientifiques, les vérités biologiques qui peuvent être appliquées dans la vie de chaque individu normal. Non seulement

chez l'individu normal, mais aussi chez celui qui, anormal physiquement, est en outre privé d'intelligence.

Pour compléter l'humanitarisme en tant que doctrine pacifiste et internationaliste, la théorie eugénique s'impose, non comme une conclusion, mais comme un point de départ. Sans l'eugénisme, l'humanitarisme serait comme un arbre sans racines. Tous les efforts pour humaniser par les moyens sociaux (la culture, la technique, l'économique, l'éducation, l'éthique) seraient vains si le problème de la procréation était laissé au hasard, à ce que certains nomment encore la « sélection naturelle », mais qui est aussi une sélection artificielle résultant de la contrainte, parce que l'ordre social est également artificiel et tyrannique.

Dans notre exposé de l'eugénisme, nous suivrons le travail de Devaldès, que — avec quelques réserves — nous pouvons considérer comme une contribution à l'ensemble des œuvres destinées à l'action humanitariste. En bref, l'eugénisme englobe les conditions nécessaires à la « bonne naissance ». Par là, il est en relation *directe* avec toutes les manifestations de la vie humaine. La partie scientifique de l'eugénisme — l'eugénique — est assez avancée, mais il n'en est pas de même de la partie pratique. Les vérités eugéniques ont à peine reçu de-ci de-là un commencement d'application. Intuitivement, d'ailleurs, on se livrait, avant le fondateur de cette science, à quelques pratiques eugéniques.

Galton, qui a aussi créé le mot, a défini l'eugénique comme « l'étude des influences susceptibles d'être soumises à l'autorité sociale et capables d'améliorer ou de détériorer les qualités raciques des générations futures, soit physiquement, soit mentalement ». L'idéal de Galton était donc de substituer à la cruelle sélection naturelle, en ce qui concerne l'humanité, la *sélection rationnelle*. De même que Darwin, Galton a travaillé en homme de science, — comme naturaliste, mais aussi comme médecin et en dehors de tout préjugé. Aucune ironie, aucun obstacle ne purent le décourager. Il a vécu assez longtemps pour pouvoir assister aux premières applications de sa

théorie. En 1865, il proclamait la nécessité d'un « effort systématique pour améliorer l'espèce humaine, en réduisant sans cesse le taux de la natalité des individus inaptes à une saine procréation, et en favorisant la reproduction des aptes ». Avant Darwin, on croyait à la fixité des espèces : d'où la vanité de tous efforts en vue de leur amélioration. Aujourd'hui, les succès obtenus dans le monde des végétaux et des animaux justifient la conviction qu'on a de pouvoir créer un homme nouveau, une race nouvelle.

L'eugénique est « l'application rationnelle à l'espèce humaine des principes de sélection dérivés des doctrines de l'évolution formulées par Lamarck (1744-1829) et Darwin (1809-1882) ». Darwin considère la lutte pour l'existence comme la cause principale de l'évolution ; sa conséquence est la sélection naturelle, avec la survie des plus aptes (expression qui est de Spencer). Mais Lamarck attribue l'évolution à l'influence du milieu. Tous deux se rencontrent sur le terrain de l'hérédité. Les caractères héréditaires se transmettent, soit qu'ils aient été acquis dans la lutte pour l'existence, soit qu'ils aient été causés par l'adaptation au milieu.

Malthus (1766-1834) est un précurseur de Darwin et de Galton. Il a expliqué la cause de la lutte pour l'existence dans l'espèce humaine. (Darwin, lui, a considéré la lutte pour l'existence chez les autres espèces). D'après Malthus, la cause de cette lutte est dans « la prolificité humaine et sa conséquence, le déséquilibre entre la population et la nourriture, c'est-à-dire la surpopulation ». Donc la lutte pour l'existence est déterminée par le milieu. Le milieu humain peut être modifié par l'homme en bien ou en mal. La sélection naturelle n'est pas une fatalité pour l'homme. L'homme *peut* faire une sélection rationnelle *par* la nature, mais aussi *contre* la nature.

L'eugénique appliquée peut être négative (élimination des inaptes) et positive (multiplication des aptes). On peut aussi distinguer l'eugénique préventive, qui défend les générateurs (hommes ou femmes), dans l'âge de l'adolescence ou de la maturité, contre « les poisons de la

race : empoisonnements professionnels, maladies vénériennes, alcoolisme et autres éléments de dysgénisme, c'est-à-dire de mauvaise naissance ». L'eugénique positive n'est pas suffisante ; l'élimination des inaptes, toute cruelle qu'elle puisse paraître, s'impose de plus en plus comme moyen de préservation de la race. Etant malthusien, Devaldès s'efforce de montrer que la valeur, la qualité de la race est intimement liée à la quantité des individus qui la composent à un moment donné, ainsi qu'à la quantité de la nourriture dont disposent ces individus. Il attire l'attention des eugénistes sur ce fait que la qualité de la population ne découle pas seulement de l'hérédité, mais aussi du milieu (moyens de vie). L'eugénique qui veut ignorer la loi de population formulée par Malthus devient utopique. On ne doit pas oublier que la population tend à dépasser les proportions que ses moyens de subsistance lui permettent dans le cadre d'un territoire donné. La surpopulation a toujours des effets dysgéniques.

Il existe deux moyens d'appliquer l'eugénique. Le premier consiste à faire appel à la « bonne volonté de l'individu » ; le second repose dans des sanctions légales. Malgré l'état actuel de la société et ce qu'est la mentalité de la majorité des hommes, il faut cependant que nous appuyions d'abord sur la « bonne volonté », c'est-à-dire sur la conscience individuelle. Les sanctions légales, tant qu'elles seront appliquées par une minorité privilégiée, seront illusoire : elles favoriseront la reproduction des types humains moralement inférieurs. Les hommes politiques n'auront jamais de vues objectives scientifiques ; ils ont, avant tout, des intérêts immédiats. Ils peuvent légiférer en faveur d'un esprit restrictif de classe ; ils peuvent avoir des conceptions rétrogrades, nationalistes ou raciques ; ils peuvent être dominés par une certaine morale dogmatique, — mais ils ne s'élèveront pas jusqu'à la conscience des intérêts généraux et permanents de l'humanité.

A cause de cela, en dépit des obstacles qui se dressent, l'eugénique individuelle, libre, basée avant tout sur « l'éducation sexuelle intensive et extensive » est préférable : là est le secret de la solution du problème. La majorité

des hommes ont « la peur instinctive des vérités sexuelles ». De l'ignorance et de la dissimulation de ces vérités résultent presque toutes les calamités sociales. Et la solution n'est autre que « la généralisation de l'éducation sexuelle intégrale ».

II. — La Stérilisation

L'eugénique est la plus jeune branche de la biologie humaine. Les éleveurs et les agriculteurs connaissent depuis longtemps les lois du croisement et les normes de la sélection artificielle auxquelles on soumet les animaux et les plantes. Quant à l'homme, on l'a laissé se multiplier au hasard, aveuglément, dans la promiscuité sociale. La prophylaxie n'est apparue qu'après les ravages des maladies endémiques ; la législation hygiénique et des « mœurs » s'est montrée impuissante, malgré les œuvres d'assistance, malgré la morale — hypocrite — de la famille et de l'Eglise.

L'importance centrale de l'eugénisme réside dans l'hérédité. Devaldès examine cette dernière en plusieurs chapitres, avec l'aide de biologistes réputés. Selon certains, le rôle de l'hérédité est prépondérant en ce qui concerne les qualités physiques et mentales des hommes ; mais il est plus exact de dire que l'influence de l'hérédité est égale à celle du milieu. L'hérédité est « le rapport génétique existant entre des générations successives », c'est-à-dire « la transmission aux descendants des caractères physiques et mentaux des ascendants ». August Weissmann a expliqué cette transmission par la « loi de continuité du plasma germinatif » ; ainsi sont rendus intelligibles non seulement la ressemblance entre parents et enfants, mais aussi l'atavisme, le retour à un type plus ancien. Mais cette ressemblance n'est pas absolue. D'une génération à l'autre, il peut survenir des variations, que le biologiste Mendel a étudiées dans la fusion des deux

plasmas. Les lamarckiens attribuent les variations à l'influence du milieu : pour eux, le plasma germinatif est un milieu nutritif anténatal.

De la variation résulte le phénomène de sélection. La variation est la cause originelle de la différenciation en espèces. Dans la nature, la sélection est essentiellement la survie des plus aptes. En ce qui concerne les hommes, les classes sociales sont de véritables sous-espèces. La sélection humaine n'est pas identique à la sélection purement naturelle. Quand une espèce animale commence à dégénérer, elle est condamnée à disparaître. Dans l'espèce humaine, la perpétuation des dégénérés est devenue possible par la science médicale et par la morale sociale actuelle, qui protège les faibles et soutient les tarés. Ainsi, le type humain inférieur se reproduit et sa multiplication est une cause de dégénérescence de l'espèce humaine. « La sélection naturelle tempérée par l'homme est donc dysgénique. »

Les recherches de Mendel ont abouti à la conclusion définitive que seule une bonne hérédité peut donner des enfants sains de corps et d'esprit. On peut prévoir l'hérédité pathologique d'après les caractères pathologiques physiques et mentaux des parents. De parents épileptiques naîtront des enfants épileptiques. Si l'un des parents est seul à être sain, on ne peut être assuré que l'enfant naisse normal. Les tares légères peuvent être combattues par une éducation spécifique, d'ailleurs coûteuse. L'influence propice du milieu ne supprime pas une tare : un faible d'esprit pourra gagner plus ou moins bien sa vie, mais un idiot ne deviendra jamais intelligent. Voilà pourquoi « les simples adoucissements apportés à la sélection naturelle, quel que soit le sentiment qui les inspire, sont, du point de vue des eugénistes, absurdes et nuisibles ». Toutefois, si nous ne pouvons exterminer les dégénérés qui vivent parmi nous, nous pourrions éviter leur naissance. Au lieu de la sélection naturelle, l'homme peut pratiquer la sélection rationnelle, en employant les moyens propres à prévenir la transmission de l'hérédité morbide.

Il existe, sur le sujet de l'hérédité morbide, une littérature médicale, psychologique et statistique tellement vaste qu'il serait impossible de résumer ici les chapitres dans lesquels Devaldès condense lui-même les conclusions des médecins sur l'hérédité alcoolique, syphilitique, tuberculeuse, etc... Nous en tirerons cependant quelques indications. Le peuple, lui aussi, est averti sur ce sujet, car l'Écriture dit : « Les pères ont mangé le raisin vert et les dents des enfants en sont agacées. » Le Dr Demme, examinant 57 enfants nés de parents alcooliques, a constaté que « 25 sont morts dans les premières semaines suivant leur naissance, 12 sont idiots, 5 hydrocéphales, 5 épileptiques, 2 dipsomanes et 8 normaux ». De 600 enfants internés à l'hospice de Bicêtre, 75 sont nés de parents alcooliques... Voilà un effet du respect envers la vie humaine. Devaldès se demande : « Ne vaudrait-il pas mieux respecter la vie avant qu'elle eût vu le jour, ne pas donner à la personne humaine un « jour de souffrance » ? »

Les Spartiates se montraient sans pitié — sans fausse pitié — quand ils jetaient dans un précipice les enfants difformes ou idiots, mais aujourd'hui, avec l'aide de la science, les dégénérés pourraient être annihilés humainement, par *ethanasie*. Toutefois, il serait préférable, sous tous les rapports, que les dégénérés ne naissent pas ; et davantage encore : qu'ils ne fussent pas conçus. Or, cela est possible grâce à la science : par la stérilisation de tous ceux qui manifestent des caractères pathologiques ou souffrent de maladies incurables. C'est un moyen radical, par lequel le mal serait supprimé dans sa racine. On peut persuader un syphilitique, un tuberculeux de ne pas se reproduire. Un alcoolique, au contraire, dépourvu de volonté, est poussé inconsciemment à se reproduire. La mesure héroïque des États-Unis : la prohibition de l'alcool, ne se généralisera pas de sitôt. D'ailleurs, la prohibition, dans l'océan de la souffrance et des maladies humaines, est à peine une goutte balsamique. Les demi-mesures sont en général inutiles. L'humanité est pleine de dégénérés. Nous reproduisons une liste, assez modeste, du Dr Binet-Sanglé : « ...Les intoxiqués d'habitude (gros mangeurs inactifs, alcooliques, éthéromanes, opiomanes,

morphinomanes, cocaïnomanes, tabacomanes, rhumatisants, gouteux, diabétiques et obèses), les infectés chroniques à terrain transmissible (tuberculeux, scrofuleux, cancéreux), les névropathes et les psychopathes (neuras-théniques, hystériques, éthopathes, — c'est-à-dire ceux qui présentent une infirmité de caractère : tristesse, haine ou crainte chronique, — épileptiques, imbeciles, idiots, aliénés)... ». Et le Dr Binet-Sanglé répète le cri : « Dans l'intérêt de l'humanité et dans leur intérêt même, il faut empêcher ces sujets d'engendrer ou leurs produits de vivre »...

*
**

Hérédité et crime. — Thème popularisé à l'extrême par les procès de cours d'assises, mais qui devrait être présenté autrement qu'on ne le fait d'habitude. La pitié de l'opinion publique, manifestée par les verdicts souvent négatifs des jurés, est un des signes de la sélection à rebours. Si nous punissons les criminels, c'est que nous les supposons responsables de leurs actes. Nous les enfermons pour qu'ils n'aient pas l'occasion de répéter le geste du crime. Cependant, le vrai coupable est la « société », — qui n'est qu'une abstraction si nous ne tenons pas compte des individus qui la composent. « Punir le crime en vue de supprimer la criminalité ressemble à la besogne de Sisyphe. » Certains, au lieu du châtiement, préconisent le traitement médical des criminels. Cette mesure est plus juste, mais elle ne peut servir davantage à tarir la source de la criminalité. Les causes des crimes ne relèvent pas toutes de l'hérédité : des hommes normaux deviennent criminels à cause du milieu. La lutte excessive pour l'existence dans un milieu surpeuplé mène au crime. Les eugénistes ne sauraient ignorer volontairement la loi de Malthus. Il n'est pas suffisant d'éviter la procréation des dégénérés : il faut limiter la natalité au taux permis par les moyens d'existence. Quant à l'éducation, elle a un rôle sans importance dans l'évitement de la criminalité. Si, selon H. Guillou, le caractère

du criminel est dû pour 50 % à l'hérédité, 25 % à l'influence du milieu, 10 % à l'état psychologique, l'influence de l'éducation est à peine de 15 %.

Toutes les formes de dégénérescence trouvent leur expression culminante chez les criminels, qui sont extrêmement prolifiques. Un seul exemple : *Juke*, un vagabond paresseux, né en 1720, à New-York, a eu, après six générations, 1.200 descendants. Parmi eux, 300 individus moururent dans leur enfance ; 310 furent des mendiants professionnels qui passèrent au total 2.300 années dans les maisons de charité ; 440 furent ruinés physiquement par la syphilis ; plus de la moitié des femmes tombèrent dans la prostitution ; 130 furent des criminels, sur lesquels il y eut 60 voleurs et 7 assassins ; 20 seulement apprirent un métier et pour 10 d'entre eux l'apprentissage se fit en prison. En 1877, les *Juke* avaient coûté à l'Etat 1.250.000 dollars. En 1915, les *Juke* (neuvième génération) comprenaient 2.820 individus. La dépense de l'Etat s'élevait à 2.500.000 dollars.

Est-il nécessaire, après cela, de se répandre en commentaires ? Herbert Spencer se demandait en 1884 : « Est-ce la bonté ou la cruauté qui a mis ces gens, une génération après l'autre, dans la possibilité de se multiplier et de devenir un fléau de plus en plus grand pour la société au milieu de laquelle ils vivaient ? » Les eugénistes demandent la stérilisation de cette espèce de dégénérés, à quoi des « cœurs sensibles » s'écrient que ce serait de la barbarie ! Au nom de l'humanité, les hommes devraient se laisser exterminer par des monstres à face humaine !...

L'argument économique en faveur de la stérilisation n'est pas moins décisif. Il est évident que l'entretien, par la collectivité, d'une partie des dégénérés se traduit par un prélèvement en travail et en nourriture sur la population normale. En Angleterre, l'éducation d'un enfant anormal coûte annuellement 30 livres sterling ; celle d'un enfant sain, seulement 12 livres. Et après qu'ils ont été éduqués, ces anormaux ont la liberté de se reproduire : ils sont prolifiques et transmettent leur dégéné-

rescence. Dépourvus du sens de la responsabilité, ces « sous-humains sont sourds à toute parole d'idéal ». Que leur importe le nombre et la qualité de leur progéniture, le douloureux avenir réservé à leurs enfants ! L'inconscience ou le cynisme de ces dégénérés est adéquat à l'hypocrisie de la morale sociale.

La société pourrait employer les moyens les plus doux pour empêcher les dégénérés de perpétuer leur type nuisible. Le fait qu'ils sont des victimes ne légitime pas la procréation par eux-mêmes, à leur tour, de nouvelles victimes. Malgré tout le respect qu'on doit avoir pour la liberté individuelle, les dégénérés doivent être ou isolés du reste de la société (fous, idiots) ou rendus stériles s'ils sont laissés libres (alcooliques, syphilitiques, etc...). L'interdiction légale du mariage des dégénérés (comme c'est le cas aux Etats-Unis) est une mesure incomplète ; l'effet eugénique est annulé par l'union libre et l'amour libre. La stérilisation reste donc le moyen le plus efficace pour purifier l'humanité. Pratiquée en même temps que l'éducation sexuelle intégrale, elle contribuerait à supprimer les effets désastreux de l'alcoolisme et de la prostitution. Alors seulement, la liberté individuelle pourrait s'exercer d'une façon positive, créatrice.

III. — La « race des pauvres »

Autant la nécessité de la stérilisation s'affirme impérative dans le combat contre l'hérédité morbide, autant est évidente l'influence du milieu dans la dégénérescence de l'individu et de la race humaine. Entre, d'une part, les eugénistes qui tendent à la sélection des naissances par la favorisation des sains et des aptes et, d'autre part, les malthusiens qui tendent à la limitation des naissances en rapport avec les subsistances disponibles dans une région donnée, il existe quelques divergences qui disparaissent peu à peu, grâce à ce que les adeptes et de l'eugénisme et du malthusianisme prennent progressivement conscience des principes directeurs de l'autre doc-

trine et des nécessités d'application de la leur propre. Il suffit, pour que le rapprochement entre les deux tendances s'effectue, que les eugénistes arrivent à se soucier de la quantité et les malthusiens de la qualité. L'équilibre entre l'une et l'autre constituera une solution idéale du problème de la procréation qui favorisera le progrès constant de l'humanité.

Dans certains chapitres de *la Maternité consciente*, Devaldès s'occupe aussi de l'influence négative du milieu en matière de sélection humaine. Se basant sur les statistiques de la « médecine sociale » et les recherches des biologistes, il arrive à des conclusions frappantes. La misère économique, l'existence pénible de ceux qu'on peut appeler les surnuméraires de l'humanité, a créé, comme l'a démontré le professeur Alfredo Niceforo, une « race des pauvres » qui a son milieu propre et ses caractères biologiques particuliers. L'industrialisme excessif a marqué la classe ouvrière de stigmates spécifiques et est allé jusqu'à la priver de ce qui eût semblé être sa caractéristique : la force musculaire. Niceforo a montré que les classes sociales ne diffèrent pas seulement au point de vue économique, mais aussi au point de vue physique : physiologique et psychologique. La race des pauvres est en tous points inférieure aux hommes normaux ; non seulement, chez elle, la taille, la capacité crânienne, la force physique, la résistance à la fatigue sont réduites ; non seulement la croissance de ses enfants est tardive ; non seulement elle souffre d'anomalies physiologiques, mais elle a une sensibilité plus réduite et ses caractères psychologiques rapprochent sa mentalité de celle de l'enfant et du primitif.

Les socialistes objecteront que la race des pauvres n'est pas une conséquence du milieu naturel, mais du milieu social en régime capitaliste. Par suite, selon eux, en supprimant le capitalisme, on ferait disparaître les facteurs auxquels la race des pauvres doit d'exister. Jugement simpliste. « L'organisation capitaliste de la société n'est qu'un produit, un effet, un reflet de la naturelle lutte pour l'existence. Or, quel phénomène naturel donne naissance à la lutte pour l'existence ? La *surpopulation*, comme

Darwin, père de l'expression, l'a reconnu et comme Malthus l'a établi. »

La surpopulation est à peu près exclusivement l'œuvre du prolétariat, des pauvres. Les capitalistes et les partisans de la guerre ont besoin de bras pour travailler et de chair à canon. Mais ni leurs suggestions de moralistes en faveur de la prolificité, ni leurs promesses d'avantages spéciaux aux familles nombreuses ne peuvent suffire à déterminer la surpopulation. Le peuple supporte les effets de son ignorance en ce qui touche la vie sexuelle. La femme est l'élément passif, fataliste, et l'homme prolifère par bas égoïsme, par bestialité ou par manque de volonté. Si la femme du peuple possédait les connaissances sexuelles d'une femme du « grand monde », si surtout elle disposait des moyens discrets d'éviter la conception non désirée, ou la naissance qui met quelquefois en péril la vie de la mère et est souvent fatale à l'enfant, alors la femme du peuple deviendrait un élément actif dans la régénération de l'espèce humaine. On devrait donc fonder de nombreux instituts d'éducation sexuelle, dont l'enseignement empêcherait que se produisent les crimes d'avortement causés par l'ignorance des femmes et la cupidité des charlatans. Il faudrait aussi rendre légal l'avortement sélectif, en conséquence de quoi des cliniques seraient fondées où l'avortement nécessaire et volontaire serait pratiqué par des spécialistes autorisés, d'après des principes mis au service de la purification et de la guérison de la race humaine.

La limitation des naissances, plus exactement la limitation conceptionnelle, en vue de prévenir les effets désastreux de la surpopulation, s'impose aujourd'hui à tout esprit ayant pu se libérer des absurdités de la morale qui règne dans nos sociétés. Si l'économie politique de Malthus est maintenant périmée et ne répond plus aux conceptions économiques d'aujourd'hui, sa formule de la loi de population, ainsi énoncée, demeure inébranlable : « La population a une tendance constante à s'accroître au delà des moyens de subsistance ». Quel que soit le progrès technique et même si nous admettions qu'une

époque dût venir où nous pourrions utiliser directement l'inépuisable énergie solaire, il reste certain que la population croîtrait, elle aussi, dépassant sans cesse les moyens d'existence accrus. Le déséquilibre entre la population et les subsistances est une réalité actuelle, et continue d'être un péril futur. Seule, l'intervention systématique de l'homme, basée sur la science, par la limitation des naissances, annihilera le fléau de la surpopulation. Car la surpopulation est réellement telle : elle engendre les crises économiques et perpétue la race des pauvres dans un milieu contraire à toute sélection humaine. L'hérédité morbide et la surpopulation sont les deux grands fléaux contre lesquels les eugénistes d'une part, par la stérilisation et l'éducation sexuelle intégrale, et les malthusiens d'autre part, par la limitation conceptionnelle et la pratique rationnelle de l'avortement, proposent à la société d'engager la lutte.

Les plus importants obstacles qui s'opposent à ces réformes vitales sont les dogmes religieux et patriotiques. L'Eglise — quelle qu'elle soit : chrétienne, juïaïque, islamique, etc... — abuse du commandement biblique : « Croissez et multipliez ! » Ce commandement est absolu aussi dans l'Inde famélique, dans la Chine opiomane, dans le Japon impérialiste. Tous les rites, traditions, superstitions, toutes les promesses paradisiaques et les obsessions sataniques sont mis par les religions d'Etat au service de la fécondité illimitée, de la reproduction inconsciente élevée au rang de vertu. Même si la femme s'affaiblit à la suite de naissances répétées, même si elle en meurt !

La science a démontré que les naissances fréquentes mènent à la dégénérescence et de la mère et des enfants. A la Clinique des Mères de Londres, institution eugénique fondée par la doctoresse Marie Stopes, 5.000 femmes ont été examinées en 1924. Parmi elles, 4.235 ont été enceintes une ou plusieurs fois (quelques-unes jusqu'à 17 fois !). Or voici le résultat de l'enquête : les femmes qui ont eu deux ou trois grossesses donnent un pourcentage de mortalité infantile et de fausses-couches de 9,83. Pour les femmes qui ont eu cinq grossesses, le pourcentage s'élève

à 21,67 ; à six grossesses, le pourcentage est de 33,18 ; à douze grossesses, 37 ; et le pourcentage croît toujours ! La mortalité infantile (dans le sein de la mère ou durant les premières années de l'enfance) pour les femmes qui ont subi trop de grossesses atteint jusqu'à 50 pour cent. Et il ne faut pas oublier que la mortalité habituelle, calculée sur mille, est loin d'atteindre ces chiffres...

Voilà un argument biologique de première importance contre les grossesses fréquentes. Cependant, les Eglises, qui ont coutume de dénaturer l'esprit des religions, ordonnent, en même temps que l'Etat : « Multipliez-vous ! ». Ce dogme est indiscutable : la mère peut mourir épuisée, les enfants peuvent naître dégénérés, peu importe : sacrées, les obligations conjugales doivent être accomplies, *ad majorem gloriam Dei*...

La maternité consciente exige de l'homme un esprit libéré des dogmes et des superstitions et un cœur large où doit dominer « le respect d'autrui, qui est la forme la plus haute de la justice, et la pitié, qui est la forme la plus haute de l'amour ».

IV — La surpopulation et la Guerre

La guerre, elle aussi, est dysgénique. Ceux qui aujourd'hui affirment que la guerre est un mode de sélection de la race, proclament avec cynisme une sottise criminelle. Au contraire, « celui dont le désir est d'améliorer la race est nécessairement un pacifiste ». Nous n'insisterons pas ici sur cette question, développée dans nos autres ouvrages et élucidée d'une manière définitive dans la *Biologie de la Guerre* du professeur Georg Fr. Nicolai. Dans une brochure intitulée : *La Cause biologique et la Prévention de la Guerre*, Manuel Devaldès a exposé, lui aussi, le problème du « pacifisme scientifique », en parlant de l'idée, en apparence paradoxale, que la guerre de 1914-1918 fut un effet direct de la surpopulation européenne.

Comme néo-malthusien, Devaldès s'attache au problème essentiel de la surpopulation, quoique la guerre moderne ait aussi des causes spécifiques, mises en évidence par l'antagonisme économique et politique des divers impérialismes. Il est difficile de dissimuler que les « idéals » patriotiques et les croisades « pour le Droit et la Civilisation » sont de purs prétextes. Par une logique poussée au maximum, les malthusiens pourraient arriver à prouver que les antagonismes économiques et politiques sont, eux aussi, des effets de la surpopulation. Devaldès examine, d'après Malthus et d'autres auteurs, le caractère de ce dernier phénomène, en montrant les rapports de concurrence existant entre pays agricoles et pays industriels ; les pays industriels ont un excès de population qui ne peut être nourri qu'en forçant les pays agricoles à leur fournir des vivres, en échange de produits manufacturés. D'autre part, la lutte entre pays industriels entretient la haine entre les peuples en quête de débouchés. La possession de colonies par telle ou telle nation entretient les jalousies internationales qui préparent les guerres futures.

En Angleterre, où le malthusianisme a influencé d'une manière plus évidente la mentalité d'une élite, la National Birth-Rate Commission (Comité national du taux de la natalité) a reconnu, dans son rapport de 1916, que « la pression de la population en tout pays entraîne, comme principale conséquence historique, des migrations et invasions non seulement en vue d'un établissement paisible, mais pour la conquête et pour l'assujettissement et l'exploitation des peuples plus faibles. Les querelles internationales trouvent toujours là leur principale cause ». Autrefois, ces migrations (invasions des barbares) s'effectuaient sans le moindre scrupule à l'égard des pays aux dépens desquels elles se faisaient ; aujourd'hui, elles s'accomplissent avec plus d'hypocrisie, sous le couvert de conventions, de protectorats. Et Devaldès tire la conclusion : « Dans l'avenir, lorsque cette conception des causes de la guerre sera partagée par un nombre plus grand et toujours croissant de personnes, ce sera à la surpopulation des pays belligérants que se mesurera leur responsabilité de guerre. »

La nature oppose à la surpopulation un « frein répressif » : la guerre, ou d'autres moyens, pour faire disparaître les êtres en surnombre : la faim, ou plutôt la sous-nutrition, et les épidémies, par exemple. Mais l'homme, du moins dans son type supérieur, est parvenu à acquérir une capacité d'auto-défense qui le porte à juger d'une manière nouvelle les phénomènes naturels. Il ne les considère plus comme absolus, comme inévitables. La surpopulation est un phénomène naturel, c'est-à-dire biologique, mais entretenu par des superstitions collectives ; toutefois, l'homme peut l'éviter en faisant usage de sa raison. J'ai montré que la science lui fournit assez de moyens pour limiter les naissances sans atrophier l'instinct génésique. Evidemment, l'Etat, chaque Etat, qui est fondé sur l'idée nationale ou sur l'impérialisme politico-économique, s'oppose à la sélection volontaire par stérilisation ou limitation des naissances : il a besoin de chair à canon. Comme l'Eglise, l'Etat fournit au militarisme ses instruments d'oppression et de persuasion. Les patriotes se sentent, eux aussi, obligés de procréer *ad majorem gloriam Patriæ*... « Multipliez-vous ! » s'écrient en cœur les gens de la caste ecclésiastique et de la caste militaire. L'effet est d'ailleurs doublement exécrationnel : 1° par le maintien de la surpopulation et de toutes ses misères ; 2° par la moisson que fait finalement la guerre des hommes les plus sains et les plus aptes à régénérer la race, les dégénérés étant au contraire sauvegardés.

Voilà pourquoi le paradoxe de Devaldès est logique. Il cite de nombreuses opinions d'économistes et de savants qui tous arrivent à cette conclusion : « La réglementation de la procréation est la manière la plus efficace d'assurer la cessation de la guerre (Adelyne More). » Mais, ajoute notre auteur, la limitation des naissances doit être *mondiale*, car la planète est soumise aujourd'hui à des lois unitaires. Si, par exemple, l'Europe pratique l'eugénisme, elle demeurera exposée au péril d'une invasion de l'Asie prolifique, malgré toute sa supériorité en matière de technique.

En effet, de même que la limitation des armements, la limitation des naissances ne sera efficace que dans le

cadre planétaire. La seule organisation mondiale qui est capable de rassembler des informations statistiques pour prendre ensuite les mesures nécessaires à une réglementation des naissances est la Société des Nations. Mais cette organisation est avant tout l'œuvre des Etats qui ont préparé et mené la guerre européenne de 1914-1918 ! Pourtant, l'idée eugéniste, harmonieusement associée au malthusianisme, fait son chemin, à pas encore imperceptibles peut-être, mais avec devant elle la perspective de s'imposer, tôt ou tard, à une Société des Nations mise vraiment au service de l'humanité.

V. — La morale de la maternité consciente

L'exposé théorique, rigoureusement documenté, que Manuel Devaldès a fait de l'eugénisme et du malthusianisme dans *la Maternité consciente* trouve son illustration littéraire, mais tout aussi véridique au fond, dans *Ton corps est à toi* de Victor Margueritte, paru à peu près en même temps. Pour l'éducation sexuelle intégrale, ces deux ouvrages, adjuvés d'un manuel pratique, seraient suffisants. Devaldès nous a donné des chiffres, des dates, des arguments logiques ; Margueritte, qui, par son action pacifiste, s'est montré comme une conscience sincère et pure, n'a pas hésité à attaquer les problèmes sexuels avec une précision et une virulence qui ne peuvent gêner que les hypocrites sentimentaux et les puritains, habitués à ne pas regarder la vérité en face.

Dans la pensée de Manuel Devaldès et de Victor Margueritte, leurs livres étaient, comme le premier de ces écrivains nous en fit part à l'époque de leur publication, « le commencement d'une action des malthusiens français pour l'abrogation de l'odieuse loi du 31 juillet 1920 contre la propagande malthusienne ». Cette loi confond tout

simplement la propagande pour la génération consciente avec la propagande pour l'avortement ! La tactique des gouvernants est simple : ils considèrent comme un crime la sélection des naissances, alors qu'en réalité celle-ci constitue un des plus hauts devoirs envers l'humanité. Mais Devaldès a le courage de condamner les malades qui donnent naissance à d'autres malades : « Ces saboteurs de la vie doivent être considérés et traités comme des malfaiteurs par les humains affinis qui sentent en eux-mêmes la souffrance de tous les pauvres êtres ainsi engendrés. »

Tout d'abord, il nous faut écarter l'objection de ceux qui proclament le « respect de la vie au-dessus de tout » en disant : « Nous n'avons pas le droit de tuer avant la naissance, ni même celui d'éluder la loi naturelle de la conception, par d'odieuses mesures médicales ». Il en résulterait que la souffrance serait obligatoire sous la forme des plus horribles hérédités morbides ! Par « respect pour la vie », il faudrait laisser les syphilitiques, les tuberculeux, les épileptiques, les alcooliques, les criminels, se multiplier... jusqu'à la dégénérescence la plus complète et, sans doute, jusqu'à l'extinction de l'humanité !

Une autre idée qui séduit certaines personnes et inspire leur objection, consiste en ce que la dégénérescence serait une condition de la manifestation du génie dans l'art, dans la philosophie, dans la science. La liste des hommes géniaux qui furent syphilitiques, tuberculeux, alcooliques, fait impression sur eux. En réalité, elle devrait susciter leur effroi. « Le génie est une névrose », affirme Moreau de Tours, et cela les induit à se dresser contre l'eugénisme, uniquement parce que, par la sélection des naissances, l'humanité perdrait quelques génies de grande valeur ! Mais la vérité est tout autre : l'hérédité morbide n'est pas une condition du génie, mais un obstacle pour lui. Flaubert, Dostoïewsky, qui ont souffert de l'épilepsie, ont été empêchés de créer ainsi qu'ils eussent voulu le faire. La paralysie générale qui a frappé Nietzsche n'a pas stimulé, mais a détruit son génie philosophique et littéraire. Les docteurs A. Rémond et P. Voivenel, dans

leur livre : *Le Génie littéraire*, ont montré « que la maladie, chez les écrivains héréditairement tarés, ne fut pas la source de leur génie, mais qu'au contraire, celui-ci fut entravé et amoindri par elle ». Havelock Ellis, qui s'est consacré à l'étude des problèmes sexuels, repousse, lui aussi, la crainte de ceux qui croient que « si les fous disparaissaient ou cessaient de se reproduire, il n'y aurait plus de génie ».

Après l'inepte argument du « génie par l'hérédité morbide », après les absurdités sociales et « morales » patronnées par l'Eglise et par l'Etat, les adversaires de l'eugénisme croient encore trouver un argument dans la proclamation de l'infériorité physique et intellectuelle de la femme, qui doit supporter la primauté masculine pour cette raison qu'on serait redevable à l'homme de tous les progrès réalisés jusqu'à ce jour. Or cet argument stupide et grossier est démenti quotidiennement par les faits qui se déroulent au premier plan de la vie sociale et familiale. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à un lointain passé pour nous convaincre que le matriarcat est la caractéristique des sociétés primitives et le centre de gravité de la vie familiale. L'ouvrage du sociologue Robert Briffault : *Les Mères*, est essentiel à la vérification de cette assertion. Nombre d'autres études sociologiques et historiques, parmi lesquelles nous citerons celles de Havelock Ellis et d'Ellen Key, devraient être mises dans les mains de toutes les femmes afin qu'elles prissent conscience de leur grande mission : l'amélioration de la race par une éducation sexuelle intégrale, à elles-mêmes dispensée, ainsi qu'aux hommes et aux enfants.

Il nous faut insister sur ce point central du problème, malgré toutes les réticences et tous les mensonges que, par esprit de domination, le sexe masculin maintient dans l'enseignement de la morale. Mais au féminisme, nous avons à reprocher une grande erreur : son action pour l'obtention des « droits politiques » est une triste et ridicule déviation de la mission initiale des femmes. La politique, sous toutes ses formes, est parasitaire ; elle est fondée sur la force et sur l'intolérance, c'est-à-dire sur

la guerre entre les nations et la guerre entre les classes. En cherchant à obtenir l'égalité politique avec les hommes, les féministes se préparent un nouvel esclavage. Les qualités morales et spirituelles de la femme ne peuvent trouver leur épanouissement dans le cadre artificiel de la vie de l'Etat, mais dans le cadre naturel de l'espèce et de la famille. L'éducation que les mères doivent donner aux enfants sous la forme culturelle n'est pas un commencement, mais une suite. Le point de départ se trouve dans l'éducation physique, corporelle, qui comporte ce que les hypocrites nomment les « secrets » génésiques. N'est-ce pas une tragique dérision que nous enseignions aux enfants la cosmogonie et la mécanique, alors qu'en ce qui concerne l'instinct sexuel, nous les maintenons dans une ignorance dont les conséquences douloureuses ne tardent pas à se manifester ? « Et c'est cet instinct tout-puissant, primordial, qu'on laisse inéduqué, écrit Devaldès ; ce sont l'activité sexuelle et le processus complexe de la reproduction — origine, formation, croissance et finalement naissance de l'être humain — qu'on s'efforce de maintenir dans les ténèbres les plus épaisses ! »

En effet, au-dessus de la révolution politique, par laquelle un maître en remplace un autre : au-dessus de la révolution économique, incomplète sous sa forme strictement marxiste, nous plaçons la révolution spirituelle, qui implique une transformation de la *mentalité* humaine dans le sens pacifique et créateur. La révolution spirituelle des humanitaristes est, à vrai dire, une évolution par interdépendance et culture, — et contient en même temps la révolution sexuelle comme une condition absolue. Nous précisons (mais, vraiment, est-ce bien nécessaire ?) que la révolution sexuelle ne se confond pas avec la liberté sexuelle animale (la promiscuité) ou avec le libertinage qui fait de l'acte sexuel une volupté stérile. La révolution sexuelle consiste simplement en l'application des principes eugéniques et la reconnaissance de la loi de population du malthusianisme, principes et loi que nous avons exposés dans les pages précédentes.

Il ne nous reste qu'à insister sur ce postulat : la race humaine n'échappera à la dégénérescence que lorsque la

reproduction cessera d'être un acte aveugle, un acte bestial, un acte dû à l'ignorance et au hasard. La maternité consciente signifie en même temps maternité volontaire et sélective et elle est possible seulement par l'éducation sexuelle appliquée également aux femmes et aux hommes, aux adultes et aux enfants. Quelques initiatives nous portent à croire qu'un jour viendra où cet enseignement biologique sera donné à tous, garçons et filles, à l'école primaire.

L'individualité féminine doit être proclamée désormais sur la base de l'égalité sexuelle et du progrès moral et intellectuel et non sous le faux prétexte de l'égalité politique. La présence des femmes à peu près dans tous les domaines de l'activité économique, artistique, scientifique, ne sera une victoire réelle que dès le moment où la femme ne sera plus un élément passif dans le domaine sexuel, — quand elle saura *choisir*, lorsqu'elle fera consister son union à l'homme, non en un contrat d'intérêts ou un geste de volupté aveugle, mais en une affirmation de la conscience humaine au service de l'humanité entière.

L'association sexuelle, avant d'être déterminée par l'amour ou par des intérêts économiques, devra — ainsi que l'indiquent certaines réalisations initiales dans les Etats scandinaves et dans quelques Etats anglo-saxons — être subordonnée à l'accomplissement de conditions eugéniques. Les tartufes réactionnaires peuvent protester à l'idée qu'un jour on exigera des candidats au mariage la production de certificats médicaux (analyse du sang, références héréditaires, etc...) devant les fonctionnaires de l'état civil ; mais leur protestation sera vaine : une loi à cette fin sera mise un jour en vigueur dans chaque pays civilisé. Sans doute, beaucoup de ceux qui n'auront pas été reconnus aptes au mariage auront recours à l'amour libre ou au « concubinage ». C'est une raison de plus en faveur de l'éducation sexuelle intégrale. Car, supérieure à la loi écrite imposée par la société, il reste la loi non écrite de la conscience individuelle. La femme, parce qu'elle est aussi la mère, sera toujours plus proche de l'intérêt permanent de l'espèce, car elle n'ignore pas que le bonheur est impossible sans la santé physique.

« *Un enfant MAL NÉ est, écrit Devaldès, parfaitement justifié à reprocher sa naissance à ses parents* ». Voilà, dans une seule phrase, le secret de la morale de la maternité consciente. L'héroïne du roman de Victor Margueritte arrive à cette morale par des expériences douloureuses. Victime de la bestialité masculine, elle refuse d'aimer « le fils du viol, l'enfant qu'elle n'a pas désiré, l'enfant innocent sans doute, mais cause inconsciente de sa misère ; ...elle ne sent pas même vibrer en elle cette fameuse corde maternelle qui permet à tant de châtrons littéraires de débiter à plume-que-veux-tu toute la sensiblerie sentimentale et le chiqué des lieux communs » (Pierre Larièvre, dans le *Semeur*, n° 104).

Si le commandement moral — celui de la conscience personnelle — n'est pas suffisant aujourd'hui pour empêcher les parents de concevoir des enfants malades ou des enfants en surnombre dans une société anormale, sachons cependant qu'un temps viendra où les enfants demanderont compte aux parents du *crime* de les avoir fait naître pour le malheur. L'éducation sexuelle devient de jour en jour plus facile et sera un jour obligatoire pour chacun dans la mesure où l'est aujourd'hui la connaissance de l'alphabet.

La morale nouvelle de la maternité consciente est une des plus hautes expressions de l'humanitarisme.

Nous adhérons pleinement à cette conclusion de Devaldès : « Raison, maîtrise de soi, égo-altruisme, pitié envers les faibles et les souffrants, respect de la personne d'autrui, justice, amour, grand amour : voilà quelques-unes des nécessités intellectuelles et morales de l'homme, et spécialement du masculin, pour que la maternité consciente soit la règle et non plus la très rare exception. »

L'appel de Devaldès s'adresse surtout aux hommes. Mais nous avons également confiance dans la volonté des femmes. Et nous répétons : Malfaiteur est celui qui transmet à des enfants sa maladie ; malfaiteur est aussi le pauvre qui fait naître des enfants destinés à une pauvreté sans espérance... Une nouvelle sensibilité se prépare avec la

nouvelle morale sexuelle. Devaldès le dit aux hommes : « Tout homme doit apprendre que la femme n'est pas une esclave qu'un Dieu masculiniste aurait créée pour le plaisir de l'autre sexe, qu'elle a son individualité propre, qu'elle a droit à la culture, à la joie, au bonheur... »

Que la femme, comme l'homme, sache que le bonheur ne réside pas dans le déchainement de tous les instincts, mais bien dans la domination exercée sur les instincts, — domination qui signifie aussi sélection. Au lieu d'un troupeau affamé et malade, florira alors une humanité lucide, purifiée, ennoblie dans un travail paisible et dans les idéals créateurs. L'amour de l'humanité ne se manifeste pas seulement dans un présent limité, mais encore dans le souci de l'avenir. Pour sauver l'avenir, nous devons renoncer à quelques erreurs actuelles. Sully-Prudhomme nous le dit en deux admirables vers, dans le *Vœu* :

*Demeure dans l'empire innommé du possible,
O fils le plus aimé qui ne naîtras jamais.*

EUGEN RELGIS.